

Spiritualité cistercienne

(suite)

Spiritualité dite « affective »

O n distingue habituellement deux types de spiritualité : la spiritualité dite « spéculative » qui se propose surtout d'instruire, de faire connaître la doctrine. La spiritualité dite « affective », quant à elle, expose également la doctrine spirituelle mais son but immédiat est plutôt de toucher le cœur, d'émouvoir l'être pour l'inciter à s'engager. Elle s'efforce d'augmenter l'amour de Dieu dans l'âme et non de dissenter sur la nature de cet amour.

Ce mot « affectif » n'est pas à prendre dans le sens sentimental du terme, mais en son sens étymologique : *affectus* est un des mots clés de la spiritualité médiévale, un héritage de la langue philosophique de l'Antiquité. Il désigne un sentiment, une émotion qui affecte le cœur, qui touche, émeut l'âme. Les auteurs classiques s'accordent pour reconnaître quatre sentiments fondamentaux : amour, crainte, joie, tristesse. Mais le XII^e siècle, et les cisterciens en particulier, ont plus particulièrement orienté leurs réflexions vers le thème de l'amour. Tout pénétré de tendresse humaine, cet âge humaniste s'efforce de définir les rapports de l'âme avec Dieu en une langue qui est celle de l'amour.

Avant de poursuivre notre réflexion, voyons ce que dit le très bon connaisseur du Moyen Âge monastique que fut dom Jean Leclercq :

La théologie de saint Bernard est pour nous difficile, comme elle le fut déjà pour ses contemporains ; aussi a-t-on cédé très tôt à la tentation de substituer à ses œuvres authentiques des écrits plus faciles mais qui trahissent ou rétrécissent sa pensée. Il nous faut apprendre à le juger d'après ses écrits, sa terminologie, la théologie de son temps, non d'après sa réputation, souvent fondée sur des textes inauthentiques, sur des extraits faciles, sur les tendances des compilateurs des XIV^e et XV^e siècles, ou de ceux du XIX^e. Il en fut de la pensée de saint Bernard comme de ces splendides églises cisterciennes dont les lignes pures et le matériau simple ont été recouverts de stuc et de moulures dorées. Notre tâche est de décaper ce qu'un culte mal éclairé a faussé dans son message : cette dévotion tendre envers l'humanité de Jésus qu'on a rendue sentimentale et dont on a perdu la signification vraiment théologale, sa dévotion envers la Vierge qu'on a exagérée au point de rompre l'équilibre de l'édifice spirituel qu'a bâti l'abbé de Clairvaux. C'est méconnaître saint Bernard que d'en faire un sentimental ; sa foi est austère comme sa vie.

Dans ses célèbres sermons sur le *Cantique des cantiques*, Bernard offrait une perspective satisfaisante à un problème très discuté, à savoir l'importance de l'amour dans la vie humaine. Depuis le milieu du XI^e siècle, il y avait, à l'arrière-plan des préoccupations intellectuelles de l'époque, une tendance marquée à donner plus de place à la sensibilité. Néanmoins, ce courant d'idées n'avait pas trouvé jusque-là une forme d'expression adéquate, et la question de sa valeur morale n'était pas encore éclaircie. Ce problème causait donc une grande confusion dans l'opinion publique aussi bien que parmi les lettrés et les théologiens. Les extrémistes étaient représentés par deux mouvements hérétiques : la doctrine manichéenne des Albigeois soutenait que la matière et les désirs de la

chair – en conséquence l’amour et le mariage – étaient des œuvres du Mal et donc foncièrement détestables. D’un autre côté, les protagonistes d’une poésie nouvelle, les troubadours, plaçaient la femme sur un piédestal et lui vouaient un culte qui n’avait plus rien à voir avec les principes de la morale chrétienne.

Saint Bernard, qui avait une âme de troubadour, plaça l’amour au centre de sa théologie mystique, enseignant que l’amour affectif de Dieu était le seul chemin menant au but final de la perfection chrétienne : l’union de l’âme humaine avec son Créateur. Voici un passage d’un sermon sur le *Cantique* :

Avez-vous vu celui que mon cœur aime ? (Ct 3,3) Ô amour emporté, bouillant, enflammé, impétueux : tu ne te permets de penser à rien d’autre qu’à toi, tout le reste te fatigue, tu n’as que mépris pour ce qui n’est pas toi, toi seul te suffis ! Tu confonds les rangs, tu négliges les usages, tu ignores toute mesure. Convenance, raison, retenue, réflexion et discernement : tout cela tu en triomphes en toi-même et tu le réduis en captivité. Toutes les pensées, toutes les paroles de l’épouse ne résonnent que de toi, et tu es leur unique parfum : tu t’es conquis son cœur et sa bouche. Avez-vous vu, dit-elle, celui que mon cœur aime ? (...)

Dans ce chant nuptial qu’est le *Cantique des cantiques*, c’est l’amour qui s’exprime partout. Et si l’on désire parvenir à la compréhension de ce qu’on peut y lire, il faut aimer. Sinon c’est en vain qu’on écoute ou qu’on lit ce poème d’amour : sans amour on n’arrive à rien ; un cœur froid ne peut rien saisir de cette parole de feu. On doit savoir le grec ou le latin pour saisir des propos tenus dans ces deux langues ; de même, la langue de l’amour, pour qui n’aime pas, reste un dialecte barbare,

semblable à l'airain qui sonne ou à la cymbale qui retentit (cf. 1 Co 13, 1).

Saint Bernard, *Sur le Cantique*, 79, 1

Comme chacun sait, ce livre biblique commence par un verset énigmatique : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche* (Ct 1, 2). Voici en quel sens Aelred de Rievaulx le comprend :

L'épouse elle-même s'enflamma d'un étonnant désir et dit : *Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche*. Ô s'il nous était permis de nous attarder longuement ici et d'évoquer les délices de ce *baiser* ! Qu'est-ce qu'un baiser ? Que désirait-elle donc ? Un *baiser* assurément, et un *baiser de sa bouche*. Le baiser est un signe de dilection et de paix. Ceux qui échangent un baiser tendent leurs lèvres l'un vers l'autre, et joignent ainsi leurs bouches. Or, c'est par la bouche que nous expirons et que nous aspirons le souffle. Vous voyez donc comment, dans le baiser de ceux qui s'embrassent, le souffle de l'un va à la rencontre du souffle de l'autre et vice-versa ; ne pouvant aller au-delà des lèvres fermées, les deux souffles s'unissent dans le baiser même afin que des deux il ne fasse plus qu'un souffle qui soit celui de l'un et l'autre. Quand donc elle dit : *Qu'il me baise*, elle sollicite l'union de la divinité et de l'humanité comme une conjonction (pression) des lèvres venant l'une vers l'autre. Et quand elle dit : *D'un baiser de sa bouche*, elle demande avec instance la participation à son Souffle afin qu'adhérant à (l'époux) elle devienne un seul souffle avec lui (cf. 1 Co 6, 17), et qu'ils soient deux en une seule chair, en un seul Souffle, en un seul baiser.

Aelred de Rievaulx, *Sermon* 50, 23

D'après ce texte (et d'autres du même genre), on voit que le baiser symbolise l'union des deux natures, divine et humaine, en la personne du Christ. D'une certaine manière, en effet, le *Cantique*

peut être lu comme un texte prophétique. De même qu'Isaïe s'écriait: *Ah ! si tu déchirais les cieux et si tu descendais* (Is 63, 19), ainsi aussi quand la bien-aimée du Cantique réclame un baiser, elle exprime le désir de voir l'humanité rejointe par la divinité, comme une « conjonction » des lèvres venant l'une vers l'autre.

D'autre part, le baiser sur la bouche exprime comme une trans-fusion de souffle ou d'esprit, selon la double signification du mot *spiritus*. Il symbolise dès lors l'union mystique de l'âme et du Verbe selon la terminologie classique.

Citons encore un texte de saint Bernard, représentatif de cette spiritualité qui touche l'affect pour entraîner tout l'être dans une dynamique de conversion.

Ô douceur! ô grâce! ô force de l'amour! Est-ce ainsi que notre souverain à tous s'est fait l'un de nous tous? Qui a fait cela? C'est l'amour, oublieux de sa dignité, riche en bonté, puissant dans son affection, efficace dans son pouvoir de persuasion. Quoi de plus violent que l'amour? Il triomphe de Dieu. Et pourtant, quoi de moins violent? Il est l'amour. Je te le demande: quelle est cette force assez violente pour remporter la victoire, et assez vaincue pour souffrir violence? Enfin, il s'est anéanti lui-même pour que tu saches ceci: c'est par amour que la plénitude s'est répandue, que la hauteur s'est aplanie, que l'Unique a fait alliance. Ô admirable époux avec qui donc es-tu entré dans une communion si intime?

Saint Bernard, *Sermon* 64, 10

La raison profonde de l'intérêt de Bernard pour l'amour est ici exprimée: Dieu est amour, et sa venue parmi nous en Jésus-Christ ne s'explique que par l'amour. Dieu s'est laissé vaincre par son amour.

Les spirituels cisterciens n'ont cessé de s'émerveiller devant le « trop grand amour de Dieu à notre égard », pour reprendre une expression paulinienne (Éph 2, 4). C'est dans cette perspective aussi qu'ils ont accordé une place importante à la Vierge Marie. L'amour courtois qui imprégnait toute la culture de cette époque célébrait et exaltait la femme jusqu'à l'idéaliser. Chez les moines, et chez d'autres aussi, ce culte de la femme trouva sa forme la plus parfaite et la plus élevée dans la dévotion envers la bienheureuse Vierge Marie, Reine du ciel. Elle est toujours célébrée par rapport à son Fils et à son œuvre de rédemption. Et nous avons à la regarder comme la figure de l'Église.

Dans un sermon pour l'Assomption, Gueric d'Igny dit ceci : *Ève présenta à ses fils une sentence de mort, avant même de leur donner le jour. Derrière cette affirmation péremptoire, il y a évidemment la doctrine du péché originel, selon laquelle chaque être humain mis au monde est passible de la mort éternelle. Aujourd'hui, le discours théologique est nettement différent, mais il reste que l'être humain est marqué par le péché, et sa conséquence qui est la mort. Mais l'auteur n'a dit cela que pour mieux souligner la grandeur de la Vierge Marie :*

La première Ève a été appelée la *mère de tous les vivants* (Gn 3, 20), mais en réalité elle a été plutôt la meurtrière des vivants, ou la mère des mourants, car pour elle, engendrer n'est rien d'autre que communiquer la mort. Puisqu'elle n'a pas répondu au sens de son nom, c'est Marie qui en a accompli le mystère : tout comme l'Église, dont elle est la figure, Marie est elle aussi la mère de tous ceux qui renaissent à la vie.

Les auteurs les plus anciens – comme saint Irénée, Tertullien et d'autres – ont vu en Marie une figure ; le latin du texte de Gueric dit *forma* : la Vierge Marie est l'archétype de l'Église, le « moule »

parfait selon l'étymologie du mot. Et l'idée selon laquelle Marie est la véritable « mère des vivants », et l'Église à sa suite, est également traditionnelle, due notamment à saint Ambroise, saint Épiphanes, saint Anselme...

Guerric continue ainsi :

Oui, Marie est la mère de la Vie dont tous vivent : en engendrant cette Vie à partir d'elle-même, elle a d'une certaine façon ré-engendré tous ceux qui allaient vivre de cette Vie. Un seul était engendré, mais tous nous étions ré-engendrés ; car si l'on considère la semence de la régénération, dès ce moment nous étions tous inclus en Lui. De même en effet que nous étions en Adam depuis le commencement, à cause de la semence de la génération charnelle, de même et bien davantage nous étions dans le Christ avant le commencement même, à cause de la semence de la régénération spirituelle (cf. 1 Co 15, 22).

D'autre part, cette heureuse mère du Christ, consciente d'être la mère des chrétiens en raison de ce mystère, se comporte aussi comme leur mère par sa sollicitude et sa tendre affection. Elle ne se montre pas dure pour ses enfants, comme s'ils n'étaient pas les siens : si ses entrailles ne furent fécondées qu'une seule fois, elles ne sont jamais taries, elles ne cessent de produire un fruit de tendresse.

De leur côté également les enfants la reconnaissent pour leur mère, poussés qu'ils sont comme par une sorte d'instinct filial qui leur vient de leur foi : en tous leurs besoins comme en tous leurs périls, ils cherchent refuge avant tout et par-dessus tout dans l'invocation de son nom, comme des petits qui courent se blottir dans le giron de leur mère. Aussi ne me semble-t-il pas déplacé d'interpréter à propos de ces fils la promesse faite par le

Prophète à Marie: *Tes fils habiteront en toi*, tout en maintenant cependant que cette prophétie concerne tout d'abord l'Église.

Dès maintenant, oui, nous habitons à l'abri de la mère du Très-Haut, et nous demeurons sous sa protection (Ps 90, 1), comme à l'ombre de ses ailes (Ps 16, 8). Et plus tard, lorsque nous partagerons sa gloire, nous serons pour ainsi dire réchauffés en son giron. Alors s'élèvera ce cri unanime des enfants pleins de joie et de reconnaissance pour leur mère: *Nous tous qui sommes dans la joie, notre demeure est en toi, sainte mère de Dieu* (antienne liturgique d'après Ps 86, 7).

Guerric d'Igny, *Premier Sermon pour l'Assomption*, 2-4 ■

(à suivre)

Sœur Gaëtane
Abbaye de Clairefontaine